

UN TABLEAU NAÏF

Je vous annonce le printemps avec le couple nu au centre du paysage.
– Davertige

Je m'appelle Laura Ingraham. J'ai trente-cinq ans. Je plais beaucoup aux hommes parce que je suis grande, svelte, blonde (la routine quoi !), mais je leur fais un peu peur parce que je suis une intellectuelle new-yorkaise. Je suis née à New York, et j'y ai toujours vécu. J'aime cette ville. Sa dureté surtout. New York ne croit pas aux larmes (comme Moscou d'ailleurs). Mon bouquin préféré, c'est *Petit Déjeuner chez Tiffany* de Truman Capote, que je garde toujours dans mon sac à main et que je sors dès que je m'ennuie quelque part. Andy Warhol fut longtemps mon dieu. Je collectionne tout ce qui touche à cette époque (fin soixante, début soixante-dix), l'époque de Factory, le studio de Warhol. Mon plus grand regret est de n'avoir jamais été au Studio 54 quand Jackie Kennedy, Liza Minnelli et Bianca Jagger y allaient. Mon type d'homme: le photographe et aventurier Peter Beard. Mon film préféré est bien sûr *Manhattan* de Woody Allen, que j'ai vu plus d'une douzaine de fois. J'adore aussi les sous-vêtements masculins de Calvin Klein.

Vous souvenez-vous de ce que portait Diane Keaton dans *Annie Hall* ? Eh bien ! j'ai porté les mêmes trucs pendant des années jusqu'à ce qu'un de mes amants (un critique musical du magazine *Rolling Stone*) m'ait fait savoir que, passé l'adolescence, un tel jeu devient ridicule. Mais ce n'était pas un jeu pour moi.

J'ai un autre côté que personne ne soupçonne. Mon jardin secret. C'est une histoire qui remonte à mon enfance. J'avais cinq ans. Mon père avait rapporté à la maison, un jour, un tout petit tableau (un paysage) qu'il avait placé dans ma chambre, au-dessus de mon lit. Un simple paysage naïf. Des fois, la nuit, quand j'avais peur dans ma chambre, je passais un long moment à regarder le tableau (cette nature colorée, riante, lumineuse) jusqu'à ce que je me sois calmée. Des fois, j'imaginai ma vie là-bas. Si j'étais née dans un pareil endroit, et non à Manhattan. Mais j'ai besoin des deux (mon paysage réel et mon paysage imaginaire). Manhattan m'excite. Et ce paysage me calme. Je crois que cette dualité fait partie de ma nature profonde. Comme tout être excité, je peux aussi rester tranquille et silencieuse pendant des heures. Mes amis ignorent totalement cet aspect de ma personnalité. Ils ne connaissent que cette fille capable, en un seul après-midi, de passer plus de deux heures chez Bloomingdale à chercher une écharpe qu'elle portera à un cocktail plus tard, pour filer tout de suite après à Queens à cette soirée chez d'excellents amis, avant d'aller finir la soirée dans une nouvelle boîte de nuit de Long Island. Quelle que soit l'heure, je ne rentre jamais me coucher sans prendre la peine de passer acheter quelques bagels chauds sur Park Avenue. C'est cette fille urbaine jusqu'au bout des ongles que mes amis (même les plus proches) connaissent. Alors que je peux être aussi cette paysanne qui se lève au chant du coq pour aller, pieds nus dans la rosée du matin, ramasser les fruits mûrs tombés durant la nuit. Suis-je schizophrène comme la majorité des habitants de cette ville? Quand j'ai quitté la maison familiale pour aller louer ce studio près de l'université Columbia, je n'ai emporté avec moi que ce «paysage». Je l'ai tout de suite accroché sur le mur de ma chambre. Quand il m'arrivait de me réveiller la nuit, tout en sueur (la solitude et la peur combinées), c'est uniquement la vue de ce paysage (le seul élément constant de ma vie) qui parvenait à me calmer.

Je ne savais pas encore de quel pays venait ce tableau. J'aurais pu facilement remonter à ses origines, si je le voulais, en consultant tout bonnement quelques bouquins d'art à la bibliothèque municipale. Cela ne m'a jamais intéressée. Ce paysage existe de manière si concrète pour moi que je n'ai jamais pensé le rattacher à un pays. Sauf le pays intérieur. Mais celui-là, je le transporte partout avec moi.

J'avais rendez-vous avec une vieille copine à ce bar, pas loin du MOMA (le Musée d'art moderne de New York). Comme j'étais arrivée beaucoup trop tôt (une manie chez moi), je suis allée passer le temps au musée. Il y avait cette exposition d'art naïf haïtien. Et là, j'ai vu, avec une stupéfaction croissante, des tableaux immenses (plus par la qualité que par la dimension) dans le genre de mon

petit paysage. Il ne s'agissait plus d'un pays, dans ce cas-là, mais d'un univers. Un monde enchanté. Des couleurs éclatantes. Des animaux, des gens (beaucoup de gens), des montagnes. Des ajoupas au flanc des montagnes bleues. Des poissons dans l'air. Des bœufs traversant des rivières en crue. Des combats de coqs. Des marchés. Des femmes longilignes descendant calmement ces mornes avec de lourds paniers sur leur tête. Des enfants jouant dans des décors de rêve. La mer. La mer, partout. Et personne qui la regarde. La vie naturelle. Ce n'est qu'après avoir fait le tour complet que j'ai commencé à regarder le nom des peintres. Des noms qui dansent au coin des tableaux. Saluez Philippe-Auguste, l'ami du Douanier Rousseau («Je veux parler du Rêve de Rousseau. Comme on peut penser que tout est contenu dans l'Apocalypse de saint Jean, je ne suis pas loin de croire que dans cette grande toile, toute la poésie, et avec elle toutes les gestations mystérieuses de notre temps, sont incluses...» André Breton, 1942). Ce texte est écrit sur tout un pan de mur dans le fond de la salle où trônent les grandes jungles de Saluez Philippe-Auguste. Dans l'autre pièce: les villes imaginaires de Préfète Duffaut. La délicatesse et la précision maniaque de Rigaud Benoit. La candeur de Jasmin Joseph. Saint-Brice qui m'attire et me fait peur en même temps. Et l'immense Hector Hyppolite (un Homère qui aurait préféré les couleurs aux signes). Ce qui a emporté totalement mon adhésion, c'est la vision naturelle de la mort qui émane de ces tableaux magiques. Vie et mort entremêlées. On se demande même si la mort ne précède pas la vie. Moi qui ai toujours eu peur du noir, pour la première fois de ma vie, je me suis sentie calme face à des symboles de la mort (les tableaux d'André Pierre surtout). Je ne sais pas ce qui s'est passé (le gardien du musée est venu quand même jeter un coup d'œil inquiet dans la pièce où je me trouvais seule), mais je n'ai plus senti ce bloc de ciment sur ma poitrine qui m'empêchait de respirer normalement depuis mon enfance. C'est mon peuple ! C'est mon peuple ! C'est mon peuple ! Je dois retrouver mon peuple! Je dois absolument me rendre là-bas. C'est une question de vie ou de mort.

Inutile de vous dire que j'ai quitté New York le lendemain, et que je vis en Haïti depuis. J'ai habité quelques mois à Port-au-Prince avant de rencontrer Solé, un paysan de l'Artibonite que j'ai suivi là-bas. Je m'occupe de la maison, de mon fils Choual (ce petit nègre aux cheveux blonds qui joue au cerceau, là-bas, avec ses camarades de classe) et de la vente des produits de notre champ de riz (l'Artibonite est le département du pays où l'on produit le plus de riz). Notre riz est très parfumé. C'est le meilleur d'Haïti. Si jamais vous passez dans le coin de Hinche, de Verrettes, de Petite-Rivière, de Pont-Sondé, de Marchand-Dessalines, de Saint-Marc, et même des Gonaïves, demandez pour la paysanne blanche, et on vous indiquera ma maison.

Je m'appelle Laura Joseph, j'ai quarante ans aujourd'hui et je vis avec mon mari et mon fils dans le tableau de mon enfance.

DANY LAFERRIERE, *Vers le sud*,
Montréal, Boréal, 2006.